

JEAN-JACQUES ROUSSEAU

JULIE OU LA NOUVELLE HELOÏSE

(1762) : COMMENTAIRE COMPOSE N°4



Jean-Jacques Rousseau, *Julie ou la Nouvelle Héloïse*

Julie ou la Nouvelle Héloïse se présente comme des « Lettres de deux amants habitants d'une petite ville au pied des Alpes ». Roman épistolaire, ce livre se veut plus une exposition des rapports entre les deux amants qu'une suite complexe de péripéties.

Le fil directeur est simple : Saint-Preux, précepteur de Julie, s'éprend de son élève. Cet amour scandaleux lui vaut d'être chassé par le père de Julie. Le parallèle avec l'histoire d'**Abélard** et **Héloïse** est très clair. L'ouvrage déploie à loisir les multiples variations émotives occasionnées par l'amour impossible.

L'éloignement et l'interdit déterminent la nature même de l'amour. Celui-ci se développe en imagination ; loin d'être une communion effective, il est jouissance de l'idéalisation. Le désir prend le pas sur l'amour au point d'être lui-même désirable : « Malheur à qui n'a plus rien à désirer ! il perd pour ainsi dire tout ce qu'il possède. On jouit moins de ce qu'on obtient que de ce qu'on espère et l'on n'est heureux qu'avant d'être heureux » (Lettre VIII de Madame de Wolmar).

Le seul r écrit par JJR, à caractère partiellement autobiographique : les personnages sont inspirés des personnages historiques, évoqués dans *Les confessions*. JJR a transposé le triangle amoureux qu'il formait avec la comtesse **SOPHIE D'HOUDETOT** et son amant, le poète **SAINT-LAMBERT**. JJR S'éprend de Mme d'Houdetot en **1757**. Ils vivent ensemble à

l'Ermitage, domaine de Mme d'Epinay qui sera très jalouse quand elle découvrira ce trio sous son toit en 1757.

Mais il s'agit là aussi d'une passion platonique. Sophie entend rester fidèle à Saint-Lambert. JJR se trouve prisonnier d'un dilemme sublime entre la passion et la vertu. Il parvient à surmonter la tentation, renonce à Sophie et en sort victorieux moralement mais déprimé.

Ce r illustre l'idéal philosophique de l'auteur. Le trio Julie d'Etange de Volmar, Saint Preux et M. de Volmar mène à Clarens une existence pastorale et vertueuse, en vaquant à des occupations simples, saines et utiles.

Roman épistolaire composé de 6 livres :

Partie I : Les trois premiers livres tracent l'histoire de la passion amoureuse de Julie d'Etange et de son précepteur, Saint-Preux. Le père de Julie, imbu de préjugés de caste, s'oppose au mariage de sa fille avec un roturier. Il marie Julie à un noble russe, M. de Volmar. Julie finit par se résigner avec le secours de la foi.

Partie II : séparée de la première partie par un silence de 6 années, durant lesquelles Saint-Preux a fait le tour du monde, raconte la vie en communauté que mènent à Clarens, petit village suisse au bord du Lac Léman, Julie d'Etange devenue Mme de Volmar, son époux M.de Volmar qui s'est installé chez les Volmar et qui a été accueilli à bras ouverts par le mari. Julie a avoué à Volmar son ancien amour, mais son mari fait tellement confiance à sa fidélité qu'il reçoit Saint-Preux dans son foyer. Julie et Saint-Preux ont surmonté la tentation et vivent leur amour sur un mode épuré, sublimé. Dans le conflit de la vertu et de la passion, c'est la VERTU qui prime.

Thèmes-clé de Julie ou la nouvelle Héloïse :

La communion avec la nature, la pratique de la vertu, d'une religiosité émotionnelle où Dieu s'identifie avec la conscience morale : Dieu est la voix qui parle au personnage au fond de sa conscience et qui le guide vers le Bien. Dieu habite donc le sentiment.

- ce sont les traits révélateurs du SENTIMENTALISME de JJR. Les préromantiques (Chateaubriand, Senoncourt...), s'en sont inspirés.

L'utopie de Clarens illustre les principes philosophiques de JJR.

Les époux Wolmar y ont mis en place une petite société idéale qui se rapproche de l'Age d'or théorisé dans le 2^o Discours. Les **inégalités sociales** existent, mais elles sont **adoucies**. Les serviteurs sont les « enfants » de leurs maîtres : en quittant leur maison paternelle, ils n'ont fait que changer de père et de mère ». Cette petite société vit **en autarcie** : les serviteurs s'engagent à ne pas participer à d'autres fêtes que celles qui sont organisées dans le domaine. Les maîtres participent au travail de Vendanges et tissent eux-mêmes le chanvre.

Extrait de la lettre 8, « Réponse », in « Partie VI »,

JULIE OU LA NOUVELLE HELOÏSE (1762)

Tant qu'on désire on peut se passer d'être heureux ; on s'attend à le devenir : si le bonheur ne vient point, l'espoir se prolonge, et le charme de l'illusion dure autant que la passion qui le cause. Ainsi cet état se suffit à lui-même, et l'inquiétude qu'il donne est une sorte de jouissance qui supplée à la réalité, qui vaut mieux peut-être. Malheur à qui n'a plus rien à désirer ! il perd pour ainsi dire tout ce qu'il possède. On jouit moins de ce qu'on obtient que de ce qu'on espère et l'on n'est heureux qu'avant d'être heureux. En effet, l'homme, avide et borné, fait pour tout vouloir et peu obtenir, a reçu du ciel une force consolante qui rapproche de lui tout ce qu'il désire, qui le soumet à son imagination, qui le lui rend présent et sensible, qui le lui livre en quelque sorte, et, pour lui rendre cette imaginaire propriété plus douce, le modifie au gré de sa passion. Mais tout ce prestige disparaît devant l'objet même ; rien n'embellit plus cet objet aux yeux du possesseur ; on ne se figure point ce qu'on voit ; l'imagination ne pare plus rien de ce qu'on possède, l'illusion cesse où commence la jouissance. Le pays des chimères est en ce monde le seul digne d'être habité, et tel est le néant des choses humaines, qu'hors l'Etre existant par lui-même il n'y a rien de beau que ce qui n'est pas.

Si cet effet n'a pas toujours lieu sur les objets particuliers de nos passions, il est infaillible dans le sentiment commun qui les comprend toutes. Vivre sans peine n'est pas un état d'homme ; vivre ainsi c'est être mort. Celui qui pourrait tout sans être Dieu serait une misérable créature ; il serait privé du plaisir de désirer ; toute autre privation serait plus supportable.

Voilà ce que j'éprouve en partie depuis mon mariage et depuis votre retour. Je ne vois partout que sujets de contentement, et je ne suis pas contente ; une langueur secrète s'insinue au fond de mon cœur ; je le sens vide et gonflé, comme vous disiez autrefois du vôtre ; l'attachement que j'ai pour tout ce qui m'est cher ne suffit pas pour l'occuper ; il lui reste une force

inutile dont il ne sait que faire. Cette peine est bizarre, j'en conviens ; mais elle n'est pas moins réelle. Mon ami, je suis trop heureuse ; le bonheur m'ennuie.

Concevez-vous quelque remède à ce dégoût du bien-être ? Pour moi, je vous avoue qu'un sentiment si peu raisonnable et si peu volontaire a beaucoup ôté du prix que je donnais à la vie ; et je n'imagine pas quelle sorte de charme on y peut trouver, qui me manque ou qui me suffise. Une autre sera-t-elle plus sensible que moi ? Aimera-t-elle mieux son père, son mari, ses enfants, ses amis, ses proches ? En sera-t-elle mieux aimée ? Mènera-t-elle une vie plus de son goût ? Sera-t-elle plus libre d'en choisir une autre ? Jouira-t-elle d'une meilleure santé ? Aura-t-elle plus de ressources contre l'ennui, plus de liens qui l'attachent au monde ? Et toutefois j'y vis inquiète ; mon cœur ignore ce qui lui manque ; il désire sans savoir quoi.

Ne trouvant donc rien ici-bas qui lui suffise, mon âme avide cherche ailleurs de quoi la remplir : en s'élevant à la source du sentiment et de l'être, elle y perd sa sécheresse et sa langueur ; elle y renaît, elle s'y ranime, elle y trouve un nouveau ressort, elle y puise une nouvelle vie ; elle y prend une autre existence qui ne tient point aux passions du corps ; ou plutôt elle n'est plus en moi-même, elle est toute dans l'Être immense qu'elle contemple et, dégagée un moment de ses entraves, elle se console d'y rentrer par cet essai d'un état plus sublime qu'elle espère être un jour le sien.

Vous souriez ; je vous entends, mon bon ami ; j'ai prononcé mon propre jugement en blâmant autrefois cet état d'oraison que je confesse aimer aujourd'hui. A cela je n'ai qu'un mot à vous dire, c'est que je ne l'avais pas éprouvé. Je ne prétends pas même le justifier de toutes manières. Je ne dis pas que ce goût soit sage ; je dis seulement qu'il est doux, qu'il supplée au sentiment du bonheur qui s'épuise, qu'il remplit le vide de l'âme, qu'il jette un nouvel intérêt sur la vie passée à le mériter. S'il produit quelque mal, il faut le rejeter sans doute ; s'il abuse le cœur par une fausse jouissance, il faut encore le rejeter. Mais enfin lequel tient le mieux à la vertu, du philosophe avec ses grands principes, ou du chrétien dans sa simplicité ? Lequel est le plus heureux dès ce monde, du sage avec sa raison, ou du dévot dans son délire ? Qu'ai-je besoin de penser, d'imaginer, dans un moment où toutes mes facultés sont aliénées ? L'ivresse a ses plaisirs, disiez-vous : eh bien ! ce délire en est une. Ou laissez-moi dans cet état qui m'est agréable, ou montrez-moi comment je puis être mieux.

J'ai blâmé les extases des mystiques. Je les blâme encore quand elles nous détachent de nos devoirs, et que, nous dégoûtant de la vie active par les charmes de la contemplation, elles nous mènent à ce quiétisme dont vous me croyez si proche, et dont je crois être aussi loin que vous.

Servir Dieu, ce n'est point passer sa vie à genoux dans un oratoire, je le sais bien ; c'est remplir sur la terre les devoirs qu'il nous impose ; c'est faire en vue de lui plaire tout ce qui convient à l'état où il nous a mis :